le quotidien : la couverture de livre

**Katja Petrovic est allemande, mais elle vit en France. Elle lit beaucoup. Des livres allemands et des livres français. Petites observations.**

|  |
| --- |
| [[http://www.arte.tv/i18n/7540280,templateId=scaled,property=imageData,height=177,scale=proportional,v=1,width=312,CmPart=com.arte-tv.www.jpg](http://www.arte.tv/i18n/7540280,property=imageData,v=1,CmPart=com.arte-tv.www.jpg)](http://www.arte.tv/i18n/7540280,property=imageData,v=1,CmPart=com.arte-tv.www.jpg" \o ") |

Dans ma bibliothèque, il y a à gauche les livres français et à droite, les livres allemands. Mes amis français s’étonnent souvent de la profusion de couleurs côté allemand. C’est vrai, le contraste est saisissant avec le mur presque blanc des livres français. Si l’on prend les livres en main, on note une autre différence : côté allemand, des livres de poche légers et souples voisinent avec ce que l’on appelle des "hardcover", autrement dit : des livres reliés, avec une couverture en carton rigide souvent habillée de toile – le tout étant inséré dans une jaquette colorée en papier glacé. C’est dans ce format-là que sont publiées les nouveautés, avant qu’elles ne soient proposées à la vente en livres de poches.  
  
Côté français, on trouve aussi des livres de poches. Comme en Allemagne, ils sont arrivés des Etats-Unis dans les années 50 et leur esthétique varie d’un éditeur à l’autre. Mais ô surprise, sur les rayonnages français, point de "hardcover". En revanche, on voit ces livres-là. On les appelle les "grands formats", c’est sous cette forme que les nouveautés sortent sur le marché français. S’ils ont à  peu près la même taille que les livres "hardcover" allemands, leur couverture est presque aussi souple que celle d’un livre de poche.  
  
D’où viennent ces différences ? Pour le savoir, penchons-nous sur l’histoire de la reliure. Et dans ce domaine, la France et l’Allemagne ont d’abord connu des destins parallèles : jusqu’au 19e siècle, les livres sont vendus sous forme de feuilles volantes ou brochées. Seuls les plus fortunés se font faire de belles reliures en cuir. Lorsque le livre est produit à grande échelle, il est décoré d’ornements poinçonnés sur la couverture : L’homme au cheval blanc, Theodor Storm, dans sa première édition de 1888 ; Le tour du monde en 80 jours, Jules Vernes, avec sa couverture de 1873. En Allemagne, ces précurseur du hardcover réussissent à s’imposer ; en France en revanche, la tentative de vendre des ouvrages reliés de belle facture à un vaste public échoue. Et c’est ainsi qu’à la fin du XIXe siècle, la France voit à nouveau cohabiter deux groupes de lecteurs : les lecteurs nantis qui se font relier leurs livres et les autres qui se contentent de livres brochés avec une couverture en carton souple.  
  
L’éditeur Gaston Gallimard réussira à tirer avantage de cette particularité française. Lorsqu’il publie le premier roman en 1911 -L’otage, de Paul Claudel, il ennoblit la banale couverture grâce à quelques détails tout simples : papier ivoire ; sous le nom de l’auteur, le titre apparaît en rouge; un peu plus bas, l’élégant logo de la NRF – la Nouvelle Revue française, cette revue littéraire qui a donné naissance à la maison d’édition; tout autour un joli cadre. Très chic ! Gallimard crée ainsi un modèle qui sert de point de repère à tous les éditeurs français un tant soit peu sérieux. Car l’élégance de la couverture laisse deviner la noblesse du message tacite : "Nous faisons de la bonne littérature et rien d’autre ; ici, seul l’écrit compte et non l’emballage."  
  
Même si de plus de plus de maisons d’édition se mettent aujourd’hui à la couleur, la fameuse "blanche" de Gallimard reste LA référence incontestée. Ma bibliothèque française n’en est-elle pas la meilleure preuve ?